

TRACES
ST
RACES

HOMMAGE À CELSO FURTADO
ÉCONOMISTE BRÉSILIEN
(1920-2004)

SOUVENIRS, SOUVENIRS, CEUX QUI MARQUENT, AU-DELÀ DE CELSO FURTADO BRÉSILIEN, CELSO FRANÇAIS



PIERRE SALAMA *

En 1966, j'étais en quatrième année d'université lorsque j'ai eu la chance d'assister aux cours de Celso Furtado à la faculté de droit et d'économie de Paris. Je l'ai suivi en cinquième année.

C'était comme une révélation. Jusqu'à son arrivée, le développement était confiné aux études sur l'Afrique. Dans les années cinquante, les professeurs de développement avaient le titre de professeur des colonies, comme on peut encore le voir sur les affiches de cours au Panthéon. Celso Furtado, avec son accent, nous expliquait que le sous-développement pouvait être industrialisé, que les pays étaient capables de produire des biens sophistiqués, mais que l'infor-

malité était très importante pour autant, les inégalités de revenus considérables, que le pourcentage de la population dans les villes augmentait très rapidement au point à l'époque d'avoisiner celui des pays avancés et que cela posait des problèmes considérables, qu'on ne pouvait comprendre les évolutions sans tenir compte des structures internes dans ces pays et des relations d'asymétrie qu'ils entretenaient avec les pays avancés.

Pour comprendre l'importance de ces enseignements en France, il faut se resituer dans les années soixante : les mobilisations de plus en plus importantes des étudiants, d'abord contre la guerre d'Algérie, ensuite contre celle du Vietnam, un espoir dans ce qui se passait

* PROFESSEUR ÉMÉRITE, CENTRE D'ÉCONOMIE DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS-NORD.

en Amérique latine (la révolution cubaine, voire la solidarité avec des guérillas en Amérique latine). Ces mouvements préparaient de manière souterraine Mai 68. Aussi la soif de comprendre comment fonctionnait le capitalisme, notamment dans sa périphérie, était grande. C'était l'époque où on militait, on lisait des textes fondamentaux : les néocambridgiens (Robinson, Kaldor, Garegnani, puis Straffa, Marx ensuite lu directement dans le texte). On retrouvait des auteurs français comme Perroux, Byé dont la pensée avec celle des néocambridgiens avait fortement influencé Furtado.

Celso Furtado apportait des éléments de réponse à nos nombreuses interrogations, d'où l'intérêt des étudiants à suivre ses cours et la « jalousie » de quelques enseignants spécialisés sur le développement de voir leurs cours désertés. C'est ce qui explique que pendant les premières années de son enseignement Celso Furtado ne pouvait diriger officiellement des thèses et que nous devions contourner les obstacles afin de bénéficier de ses conseils. Enfin j'ai eu la chance d'être son assistant pendant une année, une fois passée ma thèse au début des années 1970, publiée au Brésil chez Vozes.

Celso Furtado a fortement influencé les études sur le

développement en France. Je pense aux thèses remarquables de Carlo Benetti, de Sid Ahmed par exemple, passées au tout début des années 1970. Par la suite, Celso Furtado a enseigné également à l'IEDES, institut faisant partie de l'université de Paris I (nouvelle dénomination de la faculté de droit et d'économie de Paris). J'ai enseigné également dans cet institut, pendant de nombreuses années, une fois ma thèse passée. C'était l'époque où de nombreux Latino-Américains venaient à Paris étudier, certains contraints parce que réfugiés politiques, je pense ici surtout aux Brésiliens, d'autres parce que ce qui s'y enseignait leur paraissait plus intéressant que l'offre nord-américaine. Celso Furtado avait un énorme succès à l'institut. Son influence ne concernait plus seulement les étudiants français, mais aussi des étudiants latino-américains en grand nombre à cette époque. C'est l'époque de la « gloire » de l'institut, de son rayonnement.

Je voudrais à présent donner un exemple des ruptures que proposait Furtado par rapport aux ignorances ou pire, aux incompréhensions des approches sur le développement proposées par les enseignants traditionnels, et présenter son approche sur la tendance à la stagnation.

À plus d'un point de vue le courant structuraliste développé principalement entre les années 1950 et 1970 par la CEPAL¹ a été iconoclaste et innovateur. Opposé aux thèses développées par le FMI, ce courant met en avant les structures d'inertie qui caractérisent les pays en développement – les inégalités de revenus, la structuration des groupes et des classes sociales, l'économie mondiale pensée comme structurée et hiérarchisée, avec d'un côté le centre et de l'autre la périphérie – pour expliquer les obstacles au développement. Contrairement aux idées dominantes dans les années 1950 à 1980², les économies semi-industrialisées ne souffrent pas d'un manque de capital et d'une abondance de main-d'œuvre, justifiant une spécialisation sur les produits à basse intensité technologique et utilisant beaucoup de main

d'œuvre. Bien au contraire, elles souffrent de capacités de production oisives, en proportion plus importantes que dans les pays avancés et d'insuffisance de main-d'œuvre qualifiée. C'est ce paradoxe, par rapport aux enseignements dominants, que cherche à expliquer le courant structuraliste latino-américain. C'est en cela que réside son aspect original et innovant. De ces analyses découle que les sorties de crise ne passent pas par une contention de la demande, mais par une politique favorisant l'essor industriel orienté vers la satisfaction du marché intérieur. Pour être efficace celle-ci doit reposer sur une réforme agraire, une diminution des inégalités de revenus, une renégociation de la dette externe.

Les explications théoriques de la tendance à la stagnation ont été développées par C. Furtado (1966)³ sous deux formes. La première s'est révélée non per-

¹ Commission économique pour l'Amérique latine de l'Organisation des Nations unies.

² À quelques exceptions comme les analyses de Prêbisch R., Pinto A., Furtado C., Sunkel O. ou bien encore Noyola de la Cepal (voir Rodriguez O., 1988, *La teoria del subdesarrollo de la Cepal*, éd Siglo XXI, et en langue française, Guillen Romo H., 1994, « De la pensée de la Cepal au néolibéralisme, du néolibéralisme au néo-structuralisme, une revue de la littérature latino-américaine », *Revue Tiers Monde*, n° 140, 907-930), de Weiller J., 1965, *L'économie internationale depuis 1950*, PUF, où l'auteur, critiquant la thèse des avantages comparatifs fondée sur une approche statique, privilégie celle, dynamique, consistant à faire un pari sur des structures nouvelles.

³ Voir en langue française, parmi les nombreux ouvrages de l'auteur, Furtado, 1966, *Développement et sous-développement*, PUF.

tinente. La seconde a retrouvé une certaine actualité.

• Sa première thèse mettait en avant l'impossibilité de poursuivre le processus de substitution des importations lourdes (biens intermédiaires, biens d'équipement), du fait de la rigidité croissante de la structure des importations. Selon ce raisonnement, la contrainte externe, auparavant source de dynamisme (« la croissance tirée par le marché intérieur »), se transforme peu à peu en son contraire. En effet, la poursuite du processus dans sa seconde phase, celle qualifiée de lourde, génère progressivement des importations de biens d'équipement et de produits intermédiaires tel que la valeur des biens importés finit par dépasser celle des biens à substituer par une production locale. Comme le pays ne parvient pas à s'endetter de manière suffisante, le manque relatif de devises rend impossible l'intégralité de la conversion de l'argent en capital dans le secteur industriel, du fait de l'impossibilité d'importer des biens d'équipement en quantité suffisante. L'augmentation des prix relatifs des biens de production qui en résulte rend également plus coûteux l'investissement dans l'industrie et l'argent s'oriente alors vers d'autres

lieux de valorisation nécessitant moins d'importations, comme l'immobilier ou la consommation de produits de luxe, au détriment de l'investissement industriel. Le taux de croissance de la formation brute de capital fixe fléchit, la consommation improductive s'accroît et le comportement rentier des entrepreneurs s'accroît.

La fragilité de cette démonstration vient de ce qu'elle présume l'existence d'obstacles dirimants à l'emprunt externe. Or, cette appréciation s'est révélée erronée, puisque ces pays se sont engagés dès les années 1970 dans un fort processus d'endettement externe, notamment et surtout sous la dictature au Brésil entre 1964 et 1979, date de l'« *abertura* » c'est-à-dire de l'ouverture démocratique.

• La seconde explication de la tendance à la stagnation avancée par Furtado renvoie au divorce croissant entre les évolutions d'une distribution des revenus particulièrement inégale et les conditions de production de certains produits dits « dynamiques » dans des économies semi-industrialisées relativement fermées au commerce international.

Du côté de la demande, lorsque la production se complexifie et nécessite non seule-

ment une intensité capitaliste plus élevée, mais également une force de travail plus qualifiée et mieux rémunérée que lors de la première phase de substitution des importations de biens légers, la distribution des revenus entre les salariés devient plus inégale. Du côté de l'offre, les capacités de production minimales optimales deviennent plus importantes, surtout pour les biens intermédiaires, et les biens de consommation durables comme l'automobile. La dimension de l'offre de ces biens correspond de moins en moins à celle des demandes, celle des classes moyennes insuffisamment nombreuses, et celles des entreprises. Des capacités de productions oisives augmentent dans ces segments de l'offre, alourdissant ses coûts unitaires. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie que l'État intervienne dans les segments intermédiaires, il est par ailleurs le seul à cette époque à avoir les capacités de financement pour le faire, faute de marché financier important hors les Bourses de commerce.

Les capacités de production oisives croissantes dans le sec-

teur de biens durables affectent la rentabilité. Malgré le protectionnisme dont bénéficient les entreprises de ce secteur, elles subissent en partie les contraintes de la compétitivité. Une réforme agraire, des inégalités de revenus moins importantes pourraient permettre de sortir de ce piège et d'échapper à la stagnation économique. Au lieu de cela, un coup d'État, visant à diminuer les salaires réels des ouvriers, non consommateurs de ces biens, est « bienvenu » pour les couches les plus conservatrices en ce qu'il diminue le coût de l'offre sans affecter la demande et permet de relancer un régime de croissance excluant, porté par l'essor à la fois des biens de consommation durables et des classes moyennes consommatrices de ces biens⁴.

Ces trente dernières années, la polarisation des revenus en faveur des 5 % de la population les plus aisés explique mieux la tendance rentière des investisseurs, le taux de croissance modeste depuis les années 1990 et la forte volatilité de la croissance des économies latino-américaines. C'est donc une

⁴ Pour une discussion approfondie de ces thèses, ainsi que celles d'autres économistes comme Steindl, Dutt, Kalecki, voir Salama P., 2006, *Le Défi des inégalités*, La Découverte, publié en portugais : *O desafio das desigualdades*, Editora Perspectiva, 2011.

PIERRE SALAMA

combinaison de divers facteurs – retrait de l'État, effets pervers de la finance sur l'investissement productif et sur la polarisation en faveur des revenus élevés – qui expliquerait plutôt la faiblesse de la croissance moyenne et son aspect particulièrement volatil depuis les années 1990.

Ces quelques mots pour dire combien l'apport de Celso

Furtado a été important pour nous en France de 1964 à 1974, puis ensuite lors de ses séjours annuels en France où il a profondément marqué les études sur le développement. C'est un aspect qui est malheureusement peu souligné dans les biographies de Furtado au Brésil.

186



Celso Furtado

- Né à Pombal, État de Paraíba (Brésil), le 26 juillet 1920
- Marié à Rosa Freire d'Aguiar (journaliste)
- Diplômé en droit par l'université du Brésil (Rio de Janeiro, 1944)
- Docteur en économie de l'université de Paris (1948)
- Études complémentaires à l'université de Cambridge, Grande-Bretagne (1958), où il est *Fellow* du King's College
- Expert en finances du gouvernement du Brésil (1944-1945)

CEUX QUI MARQUENT, AU-DELÀ DE CELSO FURTADO BRÉSILIEN

- Économiste de la Fondation Getúlio Vargas (1948-1949)
- Directeur de la division de développement économique de la Commission économique pour l'Amérique latine (CEPAL), agence des Nations unies (1949-1957)
- Directeur de la Banque nationale de développement économique du Brésil (1958-1959)
- Directeur général de la surintendance pour le développement du nord-est du Brésil (SUDENE) (1959-1964)
- Ministre d'État du Plan du gouvernement brésilien (1962-1963)
- Professeur de développement économique et d'économie de l'Amérique latine aux universités de:
 - Paris (1965-1985)
 - Yale (1964-1965)
 - Cambridge, Grande-Bretagne (1973-1974)
 - Católica de São Paulo (1975)
 - Columbia (1976-1977)
- Ambassadeur du Brésil auprès de la CEE (Bruxelles, 1985-1986)
- Ministre d'État de la Culture du gouvernement brésilien (1986-1988)
- Membre du conseil éditorial des revues :
 - *Economica Brasileira* (1954-1964)
 - *Desarrollo Economico* (Buenos Aires, 1966-1970)
 - *El Trimestre Economico* (Mexico, 1965-)
 - *Revista de Economia Política* (São Paulo, 1981-)
 - *Pensamiento Iberoamericano* (Madrid, 1982-)
- Membre :
 - du Conseil académique de l'université des Nations unies (Tokyo, 1978-1982)
 - du Committee for Development Planning des Nations unies (1979-1982)
 - de la South Commission (1987-1991)
 - de la Commission mondiale de culture et développement (ONU/UNESCO, 1993-1995)
 - de la Commission internationale de bioéthique (UNESCO, 1996-)
 - de l'Académie brésilienne des lettres (1997-)
- Docteur honoris causa des universités :
 - Autónoma de Lisboa (Lisboa, Portugal)
 - Estadual de Campinas (São Paulo, Brésil)
 - Federal de Brasília (Brasília, Brésil)
 - Federal do Rio Grande do Sul (Porto Alegre, Brésil)
 - Federal da Paraíba (João Pessoa, Brésil)
 - Pierre Mendès France (Grenoble, France)

Cahiers du Brésil contemporain, 1998, n° 33-34, p. 215-216.